

PARTENAIRE OFFICIEL DE LA FONDATION MOZARTEUM DE SALZBOURG

Siège social : 39 bis, rue de Marseille 69007 LYON

www.mozarteumdefrance.fr

LE MOT DU PRÉSIDENT

En ce début d'année, je me fais un plaisir de souhaiter à chacune, à chacun une excellente année 2026, ce qui signifie bien sûr tout d'abord une bonne santé – et à l'âge que nous avons pour un certain nombre d'entre nous – autant dire que c'est ô combien précieux... À la santé, j'ajouterai la paix du cœur et la joie de vivre.

Et c'est là que notre association a son rôle à jouer. L'année passée s'est déroulée sans problème majeur, et même avec de belles réussites : je pense à nos excellentes conférences, aux beaux voyages de l'année 2025, et pour finir, le bon moment que fut la fête du Mozarteum du 13 décembre dernier.

Après une heure d'écoutes musicales variées et partagées, le trio Piccolo (voir le compte rendu *infra*) nous avait concocté un programme très original de musique baroque française qui a enchanté le public. L'enchantement de ces

musiques – avec une prestation impressionnante de la soprano Elodie Joëts – s'est prolongé grâce à un buffet très apprécié, préparé par Michèle Biemann, Olivier Delespaul et son épouse Brigitte. Tout cela s'est déroulé dans une ambiance chaleureuse et joyeuse.

Le but de notre association est bien de découvrir de belles musiques et le plaisir qu'elles procurent est amplifié par la joie du partage, et celle-ci grandit encore par le nombre des participants.

Aussi souhaitons que notre présence nombreuse aux prochaines séances conforte leur réussite : venons avec des amis, si c'est possible !

Sachez aussi que nous avons eu plusieurs fois des retours de conférenciers qui ont apprécié la qualité d'écoute du public du Mozarteum : le dernier en date est celui de Patrick Favre-Tissot-Beauvoisin que je me permets, avec

son aval bien sûr, de citer : « *Il faut préciser que votre public présente deux vertus qui ne sont pas l'apanage de tous les autres : la qualité d'écoute et un vrai bagage en connaissances, en références, qui procure la bienfaisante sensation de ne pas parler dans le vide* » (3/12/2025).

Ce que je commente ainsi : nos conférenciers, tout en restant compréhensibles par tout mélomane, sont là pour ouvrir la voie à notre écoute ! Chacun ressent la musique à sa manière et celle-ci n'a pas nécessairement besoin de mots pour dire la qualité de l'émotion ressentie. En même temps et au fur et à mesure, nous acquérons une culture qui enrichit notre sensibilité et l'ouvre à des joies plus profondes.

Alors, que le Mozarteum continue son œuvre ! Apportez vos idées pour nourrir toujours à chaque manifestation un peu plus notre admiration, cette source de joie que rien ne peut nous enlever.

Nous allons commencer à élaborer le programme de la saison prochaine 2026-2027 ; nous ferons de notre mieux pour préparer encore d'excellents moments à passer ensemble, et ce, en élargissant notre public par des relations plus soudées avec d'autres associations. En attendant, vivons pleinement ce qui nous est proposé dans la présente saison !

Excellente nouvelle année 2026 à toutes et à tous

Yves Jaffrès



RETOUR SUR NOS CONFÉRENCES

Mardi 4 novembre 2025 :

Quand Gabriel Fauré fait chanter les poètes

par Philippe Soler, pianiste, conférencier.

Le mardi 4 novembre, en partenariat avec la Société Philharmonique de Lyon, le Mozarteum recevait Philippe Soler, pour une conférence consacrée à la musique vocale de Gabriel Fauré (1845–1924)

C'est une très belle conférence que nous a donnée Philippe Soler sur le thème *Quand Gabriel Fauré fait chanter les poètes*. Conférence particulièrement bienvenue au demeurant : en 2024, nous n'avions pas honoré comme il se devait le centenaire du décès de ce grand nom de la musique française... C'est désormais chose faite.

Le conférencier, faisant un rappel magnifiquement illustré du « Roi des aulnes » de Schubert, tenait tout d'abord à montrer que la musique de Fauré ne peut être soupçonnée de germanisme, car ses mélodies se distinguent nettement du *Lied* allemand. Au début du XIX^e siècle, en

France, dans les salons bourgeois et aristocratiques, le goût était plutôt à la romance, genre facile aux lignes aisément mémorisables (dont on trouvera des exemples encore plus tard chez Offenbach), cela jusqu'à ce que Berlioz, sur des textes de Théophile Gautier, dans les *Nuits d'été* (dont *Villanelle*, *Le Spectre de la rose*) fasse émerger une véritable mélodie française. C'était l'occasion de montrer les liens qui unissaient notre compositeur avec Chopin, Liszt, bien sûr, mais aussi Pauline Viardot, George Sand, et les poètes Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Sully Prudhomme, Armand Silvestre. Le pianiste-conférencier n'a pas manqué de nous montrer les liens mélodiques et harmoniques existant entre les sublimes *Nocturnes* de Chopin, (notamment le dix-neuvième, entendu sous les doigts de Claudio Arrau), et la musique de Fauré (cela non sans égratigner au passage la merveilleuse mais très possessive Marguerite Long !)

Philippe Soler, à plusieurs reprises, a rappelé et montré que la poésie est déjà musique, et ce, en particulier grâce à la lecture de plusieurs poèmes par d'excellents comédiens à la voix chaude et pénétrante. Les musiciens, sensibles aux rythmes des vers, les assumaient et parfois les transformaient. Je ne citerai ici qu'un seul exemple : les vers de 10 et 4 pieds de Sully Prudhomme dans *Au bord de l'eau* sont coulés dans une mesure à 6/8 et suivis d'une courte clausule pianistique. Nous avons entendu aussi, entre autres pièces,

Après un rêve, *Nell*, *Mandoline*, le plus souvent chantés par Camille Maurane dont la diction parfaite rend les mélodies compréhensibles, ainsi que par Bernard Kruysen.

Il était intéressant également d'entendre le célèbre poème *Mandoline* de Verlaine dans les versions respectives de Reynaldo Hahn, Debussy et Fauré... : vraiment la mélodie française magnifie notre langue.

Il est impossible ici de rendre compte de la très riche iconographie qui illustre les propos du conférencier et commentait, en quelque sorte, les écoutes. Pour conclure, au son de son célèbre *Requiem*, nous avons vu les images des funérailles nationales qui ont justement honoré Gabriel Fauré après sa brillante carrière de compositeur, de professeur et de directeur du Conservatoire de musique de Paris.

Des applaudissements chaleureux ont manifesté notre plaisir d'avoir passé un tel moment en musique grâce à Philippe Soler.

Compte rendu rédigé
par Yves Jaffrès

Lundi 29 novembre 2025 :

Au-delà de Carmen : Georges Bizet (1838–1875) ou le novateur foudroyé

par Patrick Favre-Tissot-Bonvoisin, historien de la musique, conférencier

Le 29 novembre 2025, le Mozarteum de France recevait Patrick Favre-Tissot-Bonvoisin, historien de la musique bien connu des adhérents, pour une conférence intitulée : *Au-delà de Carmen : Georges Bizet (1838–1875) ou le novateur foudroyé**. Il s'agissait de commémorer, en dépit d'un silence quasi général en cette année 2025 tant des organismes culturels, officiels ou indépendants, que du milieu artistique et des médias spécialisés, le double cent-cinquantenaire de la mort du compositeur et de la création de son ultime chef-d'œuvre..., *Carmen*. « Ultime », faut-il bien dire, et non « unique », comme pourrait inciter à le croire une mauvaise légende, que le conférencier devait s'attacher à réduire à néant, au long d'une salubre mise en lumière de l'ensemble de l'œuvre d'un musicien trop tôt disparu, en levant méthodiquement le voile d'ombre que le triomphe mondial des aventures de la gitane et du garde civil fit s'étendre, production après production, sur ses autres œuvres lyriques et plus encore sur ses compositions instrumentales. L'assemblée put entendre, en toute fin de causerie, la célèbre – à juste

titre – « Habanera » de *Carmen*, mais le propos de l'orateur avait fait avant cela la part plus que belle à l'œuvre pianistique, symphonique et théâtral de Bizet.

Au fil d'une présentation richement soutenue par la projection de nombreux documents, portraits, œuvres picturales ou photographies, parfois rares ou inédites, Patrick Favre-Tissot-Bonvoisin évoquait l'existence et la production musicale de Georges Bizet : naissance et attaches familiales, environnement artistique, spécialement musical ; années de formation, maîtres fréquentés ; début de carrière publique (Prix de Rome, premières œuvres), et chemin compositionnel, jalonné de plus de déceptions, peut-être, que de véritables succès...

Au passage, le conférencier notait que les recherches généalogiques concernant la lignée Bizet conduisent à un document de l'année 1645 concernant un nommé Jean *Vizet*, sans qu'il soit pour autant possible d'accréditer de façon quelque peu solide l'hypothèse d'une ascendance ibérique (équivoque V/ B), plutôt que celle d'une erreur humaine de typographie. Au demeurant les origines de la branche maternelle de l'ascendance de Georges Bizet semblent, de leur côté, approximativement renseignées. C'est en toute hypothèse au sein d'une famille de musiciens que vit le jour notre compositeur (prénommé en réalité Alexandre César Léopold, mais baptisé Georges, ainsi que la postérité en prit acte), et qu'il reçut

les premiers éléments d'une solide formation, parachevée par l'enseignement, au Conservatoire de Paris, d'Antoine Marmontel (classe de piano, suivie en auditeur libre) puis de Fromental Halévy (composition), et prélude à l'obtention de récompenses en orgue et en écriture. Bizet fut aussi le disciple de Pierre Zimmermann, prédécesseur de Marmontel au Conservatoire, et par ailleurs beau-père de Charles Gounod, musicien auquel Bizet voua admiration et reconnaissance explicites.

Dans les années 1850–1855, le jeune Bizet donna ses toutes premières compositions pour le piano, empreintes à la fois d'esthétique classique et d'une forme de romantisme juvénile (1^{er} *Caprice en ut # mineur*). Patrick-Favre-Tissot-Bonvoisin faisait observer, en marge de l'écoute proposée, que Franz Liszt en personne, entendant Bizet au piano, n'avait pas hésité à lui faire part de son admiration. Les compositions pour piano ne sont, au demeurant, pas absentes de la production ultérieure, ainsi qu'en témoignent les *Chants du Rhin* de 1865 et les *Jeux d'enfants* de 1871, incontestable chef-d'œuvre dont fut proposé à l'écoute des auditeurs du Mozarteum le n° 12, *Galop*.

Évoquant les débuts de Bizet en tant que compositeur, le conférencier avait donné tout d'abord à entendre le 1^{er} mouvement de la *Symphonie en ut*, mise en chantier en 1855, dont la réelle originalité n'occulte pas pour autant les allégeances à Gounod ou

Mozart – œuvre que le compositeur n'estimait pas, cependant, et qui ne fut redécouverte (1933) puis jouée (1935) que beaucoup plus tard. Au cours de la conférence, on allait entendre aussi un extrait du 1^{er} mouvement de la *Symphonie Roma* dont la création partielle, en 1869, fut ignorée de la critique... Outre une version orchestrale des *Jeux d'enfants*, dans le champ de la musique symphonique, Bizet donna lui-même, on le sait, une célèbre suite pour orchestre dite « de *L'Arlésienne* » (la seconde suite fut aménagée par Ernest Guiraud), mais il est essentiel de se souvenir que ces suites ont été tirées d'une musique de scène (1872) pour le drame adapté de la nouvelle d'Alphonse Daudet : la proximité du théâtre stimule la plume du compositeur, qui avait un jour confié à Camille Saint-Saëns qu'il ne se jugeait apte qu'à la musique dramatique. De la musique de scène pour *L'Arlésienne*, objet à nouveau d'une réception peu enthousiaste lors de la création de la pièce (si l'on excepte quelques fins connaisseurs), Patrick Favre-Tissot-Bonvoisin faisait entendre, outre le « Final », un très séduisant « Chœur des Bergers », non retenu dans les *Suites*.

Les œuvres occasionnées par le concours du Prix de Rome (cantate *Clovis et Clotilde*, qui valut à Bizet d'être lauréat en 1857, puis, parmi une poignée de compositions satisfaisant laborieusement aux obligations d'envoi, et à défaut de la traditionnelle et réglementaire

Messe, un *Te Deum* dont on put entendre le *fugato* final, annonçaient bien, semble-t-il, même hors contexte, la fibre préférentiellement dramatique du génial compositeur. À la scène, ce furent notamment, jalonnant une carrière trop brève : l'opéra-comique *Docteur Miracle* (1857), couronné à l'occasion du concours organisé par Offenbach

pour les Bouffes-Parisiens ; *Don Procopio*, ouvrage de la période romaine ; *Les Pêcheurs de perles* (1863), composé pour le Théâtre-Lyrique, et dont la musique – par exemple le duo Zurga-Nadir « Oui c'est elle... » que judicieusement, choisit pour audition le conférencier – suscita les éloges de Berlioz et transcende l'ensemble d'un livret de qualité très moyenne – le compositeur réutilisant peut-être alors certaines pièces de son *Ivan IV* (vers 1862 ?), lequel ne connut aucune création à la scène (les auditeurs du Mozarteum purent entendre le « Chant du Cosaque », extrait de l'acte I) ; *La jolie fille de Perth* (1867, sur un livret inspiré de l'œuvre de Walter Scott), dont la création au Théâtre-Lyrique fut, une fois n'est pas coutume, un honnête succès (18 représentations) ; *Djamileh* (1872, livret d'après le conte *Namouna* d'Alfred de Musset) ; et..., enfin sur un livret de grande qualité, *Carmen* (1875), dont les débuts difficiles (distribution du rôle-titre, réticences des choristes pendant les répétitions, ergotages de la censure, scandale de la création, incompréhension devant la modernité radicale du sujet et du

livret de Meilhac et Halévy, dureté de la critique...) préludèrent à la montée en puissance et en notoriété que l'on sait.

Au-delà du vaste panorama de l'ensemble de l'œuvre qu'il dessinait, le propos du conférencier mettait judicieusement en regard, d'une part, le raffinement et les qualités accomplies de la musique de Bizet, et les interrogations suscitées par une approche documentée de sa personnalité, d'autre part. À la lecture de sa correspondance, ou *via* le témoignage de quelques contemporains, on découvre un compositeur souvent peu satisfait de son travail, parfois peu enclin à entreprendre, et un homme dont la personnalité intrigue – déclarations peu cohérentes après son engagement volontaire dans la Garde Nationale pendant la guerre de 1870 ; opinions exprimées contradictoires sur nombre de sujets (dont ses propres œuvres) ; sur un plan plus intime, en dépit d'un lien fort avec sa mère, dont la blessure de la disparition ne se referma sans doute jamais, relation peu équilibrée au sexe féminin, jusque semble-t-il dans le cadre de son mariage en 1869 avec Geneviève Halévy, lequel ne devait durer que peu d'années. Personnalité en tout cas énigmatique, manifestement peu encline à une vie heureuse, mais ne suscitant parfois qu'une empathie modérée. En 1875, lors du décès du compositeur, hâté sans doute par le début de carrière difficile de sa *Carmen*, coururent des rumeurs de suicide de celui qui venait d'être

nommé dans l'ordre de la Légion d'Honneur : rumeurs erronées il est vrai, mais inscrites peut-être dans la cohérence d'une image publique malaisée...

Compte rendu rédigé
par Pierre Saby

* la conférence était dédiée par l'orateur à M^{me} Michèle Borie, qui fut la Présidente fondatrice de l'association culturelle Thélème, à Montpellier.

FÊTE ANNUELLE DU MOZARTEUM

Le samedi 13 décembre après-midi, la fête annuelle du Mozarteum réunissait un peu plus d'une cinquantaine de personnes, dans une atmosphère détendue et chaleureuse, en guise de prélude aux réjouissances de la fin d'année.

La séquence « Coups de cœur discographiques des adhérents » , animée comme l'année précédente par le président Yves Jaffrès, ouvrait l'après-midi. Ainsi se succédèrent au micro Michèle Biemann, Roger Thoumieux, Philippe Sardin, Évelyne Perdriau et Paul Fouchérand, qui purent présenter successivement leur choix musical, et l'on entendit ainsi, dans l'ordre : le célèbre *Nuages* composé et interprété par le guitariste Django Reinhardt (1910–1953) ; la pièce pour piano intitulée *Dans la nuit* du compositeur méconnu Louis Aubert (1877–1968), jouées par le pianiste (et chef d'orchestre) Florian Caroubi ; la fin

du poème symphonique *Don Quichotte* de Richard Strauss, avec son solo de violoncelle ; l'ouverture de *La Serva Padrona*, *intermezzo* de Giovanni Paisiello (1740–1816) et le concerto pour machine à écrire (*The Typewriter*) de Leroy Anderson (1908–1975) ; la valse *Aimer, boire et chanter*, de Johann Strauss le fils (1825–1899). Andrée Fréaud, empêchée, avait quant à elle confié à Yves Jaffrès le soin de présenter à l'auditoire le final de la *Sonate* pour violon et piano de César Franck (1822–1890).

En seconde partie d'après-midi, était proposé à l'assistance un très beau concert donné par le Trio Piccolo (Élodie Joëts, chant ; Zofia Satala, clavecin ; Virgile Deslandre, violoncelle baroque et chant) dans un programme de musique ancienne (XVII^e et XVIII^e siècles) original et de grand intérêt, présenté pièce après pièce par Yves Jaffrès et les musiciens eux-mêmes. Airs de cour tout d'abord : un anonyme, puis Marc-Antoine Charpentier (1643–1704) et Honoré d'Ambrays (fin XVII^e–début XVIII^e). Les musiciens enchaînaient avec des extraits de cantates ou d'opéras : Nicolas Racot de Grandval (1676–1753) avec sa désopilante cantate *Rien du tout*, Jean-Baptiste Lully (1632–1687), Joseph Bodin de Boismortier (1689–1755), Jean-Philippe Rameau (1683–1764), dont l'ébouffant Air de la Folie extrait de *Platée* clôturait le programme. Au cœur de ce programme chanté, les artistes du Trio Piccolo avaient fort judicieusement inséré, de Jean-Henri

d'Anglebert (1629–1691), la transcription pour clavecin de la célèbre Passacaille de l'*Armide* de Lully, tragédie en musique dont était donné ensuite le non moins célèbre récit de l'Acte II « Enfin il est en ma puissance ». Vivement applaudis, les musiciens donnaient, en *bis*, la réjouissante chanson de la *Chartreuse verte* d'Emmanuel Chabrier, dont les auditeurs étaient invités à reprendre le refrain... avant de passer au salon et faire honneur à l'apéritif préparé par Michèle Biemann, Brigitte et Olivier Delespaul.

Compte rendu rédigé
par Pierre Saby

RAPPELS IMPORTANTS

1) Pour la conférence « Raoul Dufy et la musique » au Musée des Beaux-Arts le samedi 7 mars 2026 (14 h 30), 5 places sont encore disponibles (entrée 10 €).

S'inscrire dès que possible auprès du vice-président Olivier Delespaul (odelesp@orange.fr) et **prévoir le règlement** par chèque ou en espèces **dès l'enregistrement de l'inscription.**

2) Pour la conférence « Autour de Don Giovanni de Mozart » à l'Auditorium de Lyon le mardi 7 avril 2026 (18 h 30), bien que l'entrée soit gratuite, une inscription est nécessaire.

Adresser impérativement **avant le 31 mars** les demandes d'inscription par courriel à

pierresaby51@gmail.com

ou en appelant le 06 84 94 05 80.



UNE LECTURE au coin du feu

proposée par Michèle Biemann

LA BELLE NUIT D'HEINRICH KREISSLER

En ce 31 décembre de l'année 1820, un homme marche à pas pressés dans les rues de Vienne. Tandis que le soleil, qui a égayé ce jour glacial, disparaît et que l'après-midi touche à sa fin, Heinrich Kreissler, ancien premier violon dans l'orchestre de l'Empereur Joseph II, se rend au palais Kinsky, pour diriger le concert offert par le Prince à ses invités, avant le grand dîner qui clôturera la dernière soirée de l'année.

Il frissonne sous sa pelisse car il n'est plus jeune et son cœur se fatigue vite. Il repense au pli apporté ce matin par un laquais à cheval, le relit dans sa tête : « Cher monsieur Kreissler, pouvez-vous venir ce soir diriger un concert ? Mon chef d'orchestre est tombé subitement malade. Vous serez bien payé. Le programme comportera une œuvre de monsieur Ludwig

van Beethoven, et en deuxième partie, la Symphonie Linz de notre regretté Wolfgang Mozart. ».

C'est la dernière ligne qui l'a décidé. Au laquais qui attendait sa réponse, Heinrich a dit : « Faites savoir à Monseigneur que je l'assure de mon profond dévouement et de tout mon respect. Je viendrai ce soir. » Vite, sa fille Gretel a recousu de ses doigts de fée l'ourlet de son vieil habit, l'a soigneusement repassé, ainsi que sa dernière chemise à jabot de dentelle tandis qu'il relisait ses partitions. Elle a même ciré ses souliers, bien fatigués eux aussi, puis elle a dit : « Mon père, il faut prendre un fiacre pour vous emmener... c'est très loin », et il a protesté qu'il irait à pied, en prenant son temps, que cela lui ferait du bien !

Mais il n'a fait que le tiers du chemin, et déjà il peine. Il ralentit en passant devant le palais des comtes de Furstenberg, puis son cœur se serre en tournant le coin de la rue où est située la maison de Mozart, à présent inhabitée. Il arrive devant la Cathédrale St-Étienne, prend une rue sombre, où la neige n'a pas été dégagée. Heureusement qu'il a mis ses vieilles bottes et emporté ses souliers dans un sac avec ses partitions !

Et voilà qu'il glisse sur une plaque de glace et tombe... Quelle malchance, son habit sera gâté ! Et soudain un carrosse arrive derrière lui, il va lui rouler dessus... non, il s'arrête. Des pas, puis quelqu'un se penche, l'aide à se relever. Heinrich découvre un homme élégant tout de noir vêtu, avec sur le visage un masque vénitien blanc. L'homme lui dit qu'il va à une soirée, et s'excuse de ne pas ôter son masque qu'il a eu beaucoup de mal à fixer. Il lui demande où il se rend, et quand Heinrich très intimidé, lui répond qu'il va chez le Prince Kinsky, il lui propose de le déposer car lui-même va dans cette direction.

Bien au chaud dans le carrosse, Heinrich se remet, tandis que l'inconnu effleure son habit en lui assurant qu'il n'est pas abîmé. Heinrich, lui confie alors qu'il va diriger le concert du Nouvel An chez le Prince, et

l'inconnu lui pose avec douceur quelques questions. Sa voix est basse et un peu voilée.

Heinrich raconte alors sa carrière de premier violon dans l'orchestre de Joseph II. Il dit avoir joué plusieurs fois avec Wolfgang Amadeus Mozart, cet homme exceptionnel à qui il voue une véritable dévotion. Puis, après la mort de l'Empereur, et celle de Mozart, il narre comment il a conduit son petit orchestre dans toute l'Europe, jusqu'au moment où sa chère épouse est tombée gravement malade. Il parle aussi de la mort de son fils, tué pendant la bataille d'Ulm, ce qui a achevé la pauvre femme. Et comme si ces malheurs ne suffisaient pas, lui-même, depuis cinq ans, souffre de douleurs qui petit à petit déforment ses mains et il a dû renoncer à jouer du violon, car il aime trop la musique pour maltraiter une œuvre quelle qu'elle soit. Mais il peut encore diriger un orchestre. Malheureusement, personne ne fait plus appel à lui, et la proposition du prince est une aubaine !

Il ajoute enfin qu'il voudrait tellement offrir à Gretel sa fille un joli mariage, car elle les nourrit tous les deux avec ses travaux d'aiguille, et économise sou par sou pour pouvoir épouser son fiancé, un charmant garçon ébéniste de son état.

Heinrich, qui a parlé d'un seul trait, s'arrête brusquement, conscient que le gentilhomme impassible l'écoute depuis un bon moment, et qu'il l'a à peine remercié. Très confus, il bafouille : « Mon Dieu, cher monsieur, je vous ennuie avec mon bavardage ! Que pourrai-je faire pour vous remercier ? » L'inconnu répond : « Vous ne m'ennuyez pas du tout, bien au contraire ! » Et il ouvre une petite mallette posée près de lui, en retire une baguette noire aux extrémités dorées, et ajoute « Je suis un peu musicien, moi-aussi, en amateur bien sûr, mais il m'arrive de participer à des soirées musicales avec des amis. Si vous voulez me faire un grand plaisir, servez-vous ce soir de cette baguette pour diriger l'orchestre du Prince.

Heinrich fixe la baguette....Il lui semble la reconnaître...mais, non, ce n'est pas possible ! Il s'incline, les larmes aux yeux : « Que de bonté, monsieur ! Soyez sûr que j'en ferai le meilleur usage. Mais où et quand pourrai-je vous la rendre ? ». « N'ayez crainte, cher ami, nous nous reverrons... bientôt peut-être... », répond l'inconnu.

Le carrosse s'est arrêté devant le palais Kinsky. Heinrich en descend et entend une voix claire et forte lui lancer : « Tout va bien, Heinrich ! Fortissimo ! » Seigneur ! Cette voix.... Et cette phrase... Il la reconnaît ! Mais déjà le majordome du Prince accourt, le fait pénétrer dans la somptueuse demeure... « Monsieur Kreissler, les musiciens vous attendent pour la répétition. Dans deux heures, vous devrez être prêts à entrer dans le grand salon. » Un valet l'aide à ôter son manteau, lui prend ses bottes tandis qu'il enfle ses souliers qui, soudain, lui paraissent neufs.

Tout en suivant le majordome, Heinrich constate que son habit est beaucoup moins usé qu'il le croyait. Ils arrivent dans la pièce où les musiciens attendent. Comme ils sont jeunes ! Un violoniste se détache. Il ressemble à son vieil ami Hans Gebber. Bien sûr, c'est son fils ! « Monsieur, nous sommes très honorés. Mon père m'a beaucoup parlé de vous ! » Heinrich lui rend son salut ainsi qu'aux musiciens, et dit : « Allons messieurs, ne perdons pas de temps ! »

Et, à ce moment, se produit un vrai prodige. Ses mains ne le font plus souffrir, et tandis que les notes de la Romance pour violon de Beethoven s'égrènent superbement. Heinrich retrouve la fougue de sa jeunesse. La Symphonie Linz de Mozart se déroule sans le moindre faux accord. Les musiciens sourient, et à l'heure dite, ils entrent dans le grand salon. Heinrich les suit, le pas vif, droit comme un jeune homme, regarde l'assemblée où toute la noblesse d'Autriche est représentée, salue profondément, et le miracle se reproduit... La baguette soulève sa main droite et c'est

elle qui dirige... Il n'a qu'à la laisser faire... Une osmose parfaite s'établit entre le chef et son orchestre. C'est un moment exceptionnel pour les spectateurs.

La Symphonie « Linz » s'achève sous un tonnerre d'applaudissements et une ovation comme il n'en a jamais entendue ! Heinrich salue, salue encore, se retire, revient, revient encore et encore... désigne l'orchestre, très applaudi également... Le Prince s'est levé, il vient vers lui.

« Cher ami, c'était magnifique ! Je vous veux désormais pour toutes mes fêtes ! » Mais, derrière lui, il y a la Duchesse de Wurtemberg : « Où étiez-vous passé, diable d'homme ? Naturellement, vous viendrez chez moi aussi ! » Et d'autres l'entourent, le réclament, le supplient... Et lui : « Mais oui, mais oui ! Je suis très honoré ! Merci, merci, c'est trop ! Oui, je viendrai, nous verrons cela... » La petite foule qui l'enserme se disperse enfin. Le Prince revient avec une bourse bien garnie. « Vous l'avez méritée dit-il en la donnant à Heinrich qui s'incline profondément, remercie et sait déjà, au poids de la bourse, qu'il pourra offrir à Gretel un très beau mariage.

Le Prince lui sourit et dit encore : « Quand vous souhaiterez vous retirer, mon cocher est à votre disposition pour vous raccompagner. » Heinrich prend le temps de savourer une coupe de vin de Champagne, puis il ramasse ses partitions et la baguette, jette un dernier regard sur les invités qui se dirigent vers la salle à manger. Dans l'entrée, le valet l'aide à remettre sa pelisse et ses bottes. Le cocher, s'incline, le conduit jusqu'au carrosse rouge et or du Prince, et l'aide à prendre place.

Heinrich se laisse aller sur la banquette de velours, ferme les yeux, et pense au beau jour où il conduira Gretel à l'autel, vêtu d'un superbe habit... Il lui semble déjà entendre sa grande amie la soprano Julia Ritter chanter Exsultate jubilate tandis que le prêtre bénit le jeune couple...

Pendant l'absence de son père, Gretel

n'a pas cessé de prier. Elle attend derrière la fenêtre... Elle entend le bruit des chevaux et des roues du carrosse... Elle sort en chaussons dans la neige, intriguée, un peu inquiète.

Le carrosse s'arrête, le cocher ouvre la porte... Heinrich Kreissler dort de son dernier sommeil, un air de profond contentement sur le visage... Dans ses mains il serre la bourse du Prince. Près de lui, ses partitions... mais la baguette a disparu. Il l'a déjà rendue à son grand ami Wolfgang en le remerciant de tout son cœur !

Michèle Biemann
17 janvier 2014

DU CÔTÉ DE NOS PARTENAIRES

Les Amis du Musée des Beaux- Arts de Lyon

Jeudi 5 février 2026*** : *André-Charles Boulle, le grand ébéniste de Louis XIV*, par Mathieu Deldicque

Jeudi 26 février 2026*** : *Les derniers jours de Van Gogh*

***Attention : ces conférences affichent « complet » en présentiel, seul reste ouvert l'accès différé à l'enregistrement (voir le site internet de l'AMBA).

Ne sont pas mentionnées ici les conférences annoncées « complet » et dont aucun enregistrement n'est prévu.

Société Philharmonique de Lyon

Mardi 20 janvier 2026 à 18 h 30, à l'Hôtel Charlemagne (69002) : *Pauline Viardot, cantatrice, compositrice et grande européenne*, par Patrick Barbier.

Mardi 24 février 2026 à 18 h 30, à l'Auditorium Maurice Ravel : *Le Concerto pour orchestre de Bartók, une autobiographie sans parole*, par Claire Delamarche.

2AUTA

Association des Auditeurs de l'Université Tous Âges de Lyon

Conditions de partenariat en cours de validation par les CA respectifs des deux associations . Voir le site de l'association : <https://2auta.assoconnect.com>

Informations recueillies
par Pierre Saby

APPEL AUX DON

Depuis le 1^{er} octobre 2014, le MOZARTEUM DE FRANCE est un Organisme d'intérêt général. En tant que tel, il a donc la possibilité de recevoir des dons, qui donnent lieu à la délivrance d'un reçu fiscal et à une réduction d'impôt de 66% du montant du don. À titre d'exemple, un don de 100 € (Cent euros) ne coûte en réalité que 34 € au donateur, 66 € venant en déduction de l'impôt à payer.

Votre association a grand besoin de vos dons, à la fois pour équilibrer son budget et pour pouvoir améliorer la qualité des prestations que vous êtes en droit d'attendre en tant qu'adhérents.

Nous vous remercions par avance pour le geste que vous aurez à son égard.

NOS PARTENAIRES



STIFTUNG
MOZARTEUM
SALZBURG



Almaviva



Directeur de la Publication et Rédacteur en chef :
Yves Jaffrès – Coordination : Pierre Saby –
Rédacteurs : Michel Biemann, Yves Jaffrès, Pierre
Saby